

XYZ. La revue de la nouvelle

La Guerre n'aura pas lieu...

Alice Parizeau



Volume 1, numéro 1, printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2683ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Parizeau, A. (1985). La Guerre n'aura pas lieu.... *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(1), 38–46.

Alice Parizeau

La Guerre n'aura pas lieu...

Georges tourne la clef dans la porte et aussitôt c'est l'anti-chambre, l'atmosphère de paix et de confort de sa maison et le silence. Il allume les lumières, se sert un verre et s'installe au salon. Les aiguilles de la petite horloge en porcelaine indiquent huit heures, Louise va arriver bientôt de sa réunion et ils vont passer une bonne soirée ensemble.

Quel étrange dimanche, pense Georges. Le matin il a été de garde à l'hôpital et il a dû opérer d'urgence une jeune fille pour une crise d'appendicite, mais dans l'après-midi il a été obligé de prendre des décisions qui lui répugnent afin que le patient «du troisième» puisse avoir une «mort douce», telle qu'exigée à l'unanimité par ses enfants. Georges avale une gorgée de scotch et soupire. Quand il avait commencé à pratiquer, les malades qui arrivaient dans son bureau semblaient confiants. Pour certains, il était même une sorte de magicien. Ils l'écoutaient attentivement, acceptaient son diagnostic sans poser de questions et aucun ne se permettait de remettre en doute son avis. Gauche et inexpérimenté, Georges faisait de son mieux pour paraître sûr de lui et ne pas les décevoir, mais la nuit il se réveillait couvert de sueur, se levait et marchait de long en large pour calmer son angoisse. Chaque opération, même la plus bénigne, était un défi ! Il craignait de tuer au lieu de sauver et il passait son temps libre à potasser des gros volumes savants afin d'approfondir ses connaissances. Les revues médicales, les articles sur les dernières découvertes, ne lui étaient d'aucun secours. La peur collait à sa peau et il

ne parvenait pas à la dominer. Un soir pourtant où il avait bu un peu trop en compagnie de Roger, le collègue qu'il admirait, il découvrit que l'autre, lui aussi, doutait de sa propre compétence. À partir de ce moment-là, il commença à dormir mieux et à s'énerver moins, conscient que la science a des limites contrairement à la bonne volonté qui, elle, demeure illimitée.

J'ai cinquante ans, je suis au sommet de ma carrière et je refuse de donner la mort, se dit Georges. Je vais en discuter au prochain congrès médical. Ce n'est pas notre rôle ! La contrainte, la violence, les véritables plaies de notre civilisation ne nous concernent pas. Nous devons soulager la souffrance et nous efforcer de préserver la vie même quand il s'agit d'un malade qui n'a pas de chances de guérir. Nous ne sommes pas infaillibles ! Certains paraissent condamnés et pourtant ils s'en sortent, tandis que d'autres meurent sans qu'on puisse prévoir que cela va arriver. . .

Georges passe dans le petit bureau attenant et feuillette le courrier de la semaine qu'il n'a pas eu le temps d'ouvrir. Des comptes, un carte postale de sa fille et une longue lettre du Comité des Pacifistes où il milite en donnant des conférences sur le désarmement et la démobilisation. La lettre dans la main il retourne au salon, mais au lieu de la lire il ouvre la télévision et s'enfonce dans les coussins du divan. Les images défilent devant ses yeux, une fille embrasse un garçon, la mer brille sous le soleil et un bateau se balance près d'un quai.

Je voudrais bien prendre des vacances, pense-t-il, mais Louise ne pourra pas partir avant le mois de juillet. Elle travaille trop. En plus d'enseigner, elle s'occupe des divers mouvements antinucléaires. C'est à peine si on a l'occasion de se voir. Au fait est-ce que Louise s'ennuie avec moi et cherche ainsi des dérivatifs ?

Le grand miroir suspendu sur le mur du fond lui renvoie l'image d'un homme mince, dont la chevelure noire surmonte un front haut. Sous les arcades sourcilières, des yeux verts; un visage plutôt long, un menton carré. . . Je ne suis pas trop mal de ma personne, pense Georges, mais je devrais sortir plus souvent le soir. Je vais essayer d'emmener Louise au théâtre. Cette semaine c'est impossible, mais la semaine prochaine peut-être. . .

Brusquement l'écran de télévision devient noir. Georges s'approche de la fenêtre. Dans la rue c'est la nuit totale. Une panne généralisée ! Pourvu qu'elle ne dure pas trop longtemps, parce que le chauffage va s'arrêter et en cette saison la maison se refroidira vite. Georges cherche à tâtons la radio à batteries, tourne le bouton et la

voix de l'annonceur remplit la pièce. Le transformateur central de Lévis brûle. Les équipes de réparation sont au travail. C'est une avarie majeure du réseau. L'ensemble du territoire de la province est privé d'électricité. Quelques notes d'une mélodie insipide et à nouveau la même voix grave. En Ontario également, plusieurs transformateurs viennent de brûler sans qu'on sache pourquoi.

Étrange; qui lui a-t-il parlé déjà d'un incident semblable? Georges ferme les yeux. Il n'était alors qu'un petit garçon sage. Son père, syndicaliste connu, avait organisé une réunion. Ils étaient tous assis au sous-sol, il n'y avait pas de courant et sa mère ne pouvait pas préparer de café.

— Le transformateur de Lévis a brûlé, crieait son père. Ce n'est pas un accident, c'est du sabotage! Les mêmes gars qui disposent de fonds occultes pour publier la feuille de chou distribuée gratuitement dans les ateliers et dans les bureaux ont été grassement payés pour provoquer cette panne du réseau. C'est criminel, mais ils ne seront ni jugés, ni même inquiétés. Nous du syndicat nous sommes obligés d'éviter qu'on fasse enquête pour ne pas être accusés de complicité tacite. Ces salauds-là vont affirmer qu'ils voulaient nous aider à obtenir des augmentations de salaires!

Cela se passait en 1983 ou en 1984? Georges ne parvient pas à se souvenir de la date. Énérvé, il décide de sortir et d'aller à la rencontre de Louise. Il fait froid et la neige blanche, soulevée par le vent, danse devant ses yeux. À l'épicerie qui est ouverte tard le soir, Joseph Tremblay, l'employé qu'il a déjà soigné pour une fracture, discute avec une cliente. Elle attend sa monnaie, la caisse ne fonctionne pas faute de courant et ils ont du mal à calculer le montant qui lui revient. Georges les aide en s'efforçant de ne pas paraître trop savant pour ne pas les humilier. La femme s'en va et il s'attarde.

— À vous docteur je peux bien l'avouer, dit Joseph. Je n'ose pas fermer parce que le courant peut revenir d'une minute à l'autre, mais j'ai peur. Tout peut arriver comme ça, dans la noirceur. La caisse est pratiquement vide, mais les voleurs ne le savent pas. Mon copain a été attaqué et blessé. Dans ses poches ils n'ont trouvé que deux dollars...

Ils se tiennent l'un en face de l'autre des deux côtés du comptoir éclairé par les bougies.

— Quand je pense à ce qu'on avait écrit sur ce qui sera accompli en ce vingt et unième siècle, dit Georges, cela me fait rire. En somme, comme autrefois, nous discutons du danger nucléaire, de la bombe

atomique et du désarmement, nous faisons des voyages sur la lune, ce qui est nouveau et nous avons des pannes de courant en plein hiver ce qui est vieux comme le monde.

— Bien des choses ont changé, objecte Joseph. Il y a de moins en moins d'enfants, les gens vivent cent ans et plus et nous avons oublié ce que cela signifie d'avoir une famille. Les couples se forment pour se séparer aussitôt, les adolescents quittent leur foyer sous n'importe quel prétexte pour vivre à plusieurs et les enfants refusent d'aller à l'école. Les gens ne savent ni lire, ni écrire, ni compter et ne peuvent se débrouiller sans ordinateurs.

— Vous êtes pessimiste, objecte Georges. Dans les usines, on travaille quatre heures par jour au lieu de huit, comme autrefois, les ouvriers ont des loisirs et peuvent pratiquer des sports pendant que les robots effectuent à leur place les tâches les plus pénibles. C'est la réalisation d'un rêve de plusieurs générations.

— Un médecin comme vous, dit Joseph, ne peut pas comprendre à quel point il est difficile de vivre avec tout ce temps libre. Moi je fais ce que je peux pour tenir ce magasin sans aide aucune. Ce n'est pas pour gagner plus, mais juste pour ne pas rester seul à la maison. Je ne suis pas un sportif et c'est dur la solitude!

Georges ouvre la bouche pour commencer un de ces longs discours dont il a le secret sur la nécessité de se cultiver l'esprit, mais au même moment une sorte de fusée descend du ciel et ils se précipitent dehors. Autour, les maisons paraissent dormir et dans quelques fenêtres seulement la lumière fugitive d'une lampe de poche, ou d'une bougie, indique que certains veillent. La rue est calme et silencieuse.

— Je vais téléphoner, décide Georges.

Il retourne au magasin, compose le numéro de l'hôpital et au bout du fil il y a la voix de la téléphoniste qu'il connaît bien.

— Nous n'avons pas de lumière, dit-elle et le chauffage ne fonctionne plus.

— Comment est-ce possible, notre système autonome...

— Je ne sais pas docteur... Au «Centre de la mort douce» ils sont affolés. Dans le noir leurs malades se sauvent les uns après les autres et déjà les salles sont presque désertes. Le personnel du Centre n'a pas de permanence alors vous comprenez c'est très sérieux pour eux.

L'infirmière parle la même langue que Joseph. Autrefois, le père et la mère de Georges tenaient à préserver leur propre langue et leurs propres traditions ce qui occasionnait des difficultés et des

conflits avec Ottawa, mais désormais tout cela est oublié. En dehors des émissions de télévision américaine et des spectacles de variétés, les gens ne s'intéressent plus à rien.

— Tans pis pour le personnel, constate Georges, je me demande ce qu'ils vont devenir ces pauvres diables. Chassés de chez eux par leurs propres enfants ils ne peuvent y retourner et aucun centre d'accueil ne voudra les accepter. Ils sont tous débordés...

— Il raccroche et compose le numéro du ministère de la Santé à Québec, attend un long moment et obtient finalement la communication. C'est le gardien. Il dit qu'il est seul et que les fonctionnaires sont partis. La patrouille de police vient de passer. Selon l'officier en charge, personne ne s'occupe d'éteindre l'immense feu qui est en train de dévorer le transformateur central de Lévis, parce que l'équipement des pompiers ne fonctionne pas. Georges le remercie et appelle Ottawa. L'agent de la G.R.C. lui explique sur un ton uniforme qu'il ne faut pas surcharger les lignes téléphoniques et qu'il est inutile de s'affoler. Les ministres provinciaux et fédéraux se réunissent. Dans l'écouteur il y a un étrange bruit, puis un autre.

— Il ne nous reste qu'à attendre, dit Georges à Joseph. Voulez-vous venir chez moi? À la cuisine nous avons le gaz.

Joseph accepte avec empressement. Devant la porte de la maison ils rencontrent Louise et ensemble ils pénètrent à l'intérieur. Les voilà qui se cognent contre les meubles, cherchent des bougies, s'efforcent de ne pas manifester leur angoisse et parviennent même à plaisanter quand, déçus, ils quittent la cuisine. Le gaz est coupé, mais il y a assez de bois pour allumer le feu dans le foyer du salon et Louise décide de faire du café. Ils passent la nuit à bavarder, puis à sommeiller et le matin, très tôt, Georges part pour l'hôpital. Il n'y a plus d'eau. Les tuyaux sont gelés. Sur les trottoirs, les gens ramassent la neige sale pour la faire fondre. Les postes d'essence sont fermés, faute de courant et Georges jure en regardant descendre la flèche de son indicateur à zéro, mais il arrive quand même à se rendre jusqu'au stationnement du service d'urgence où il abandonne sa voiture. Le personnel est en train d'évacuer les malades qui peuvent partir. Dans les salles, comme dans les chambres privées, les patients tremblent sous les couvertures. Les communications téléphoniques sont interrompues, mais les postes de radio à batteries continuent d'annoncer que le courant sera rétabli bientôt et cela les rassure. Les annonceurs sont connus et aimés du public. Ce sont eux qui lisent l'horoscope, donnent des conseils en matière de placements bour-

siers, comme en ce qui a trait aux problèmes sexuels, et répondent aux questions qu'on leur pose du matin au soir. Ils reçoivent aussi des confessions, donnent l'absolution et traitent certains types d'an-goissés mieux que les psycho-psychiatres.

Dans l'après-midi les patrouilles de police informent la popula-tion par haut-parleurs que les ministres siègent à Ottawa. Le pays entier est privé de courant. Les trains ont cessé de fonctionner et les avions ne décollent plus. Tous les aéroports canadiens sont fermés . . .

Une semaine plus tard, la maison de Georges et de Louise est pleine de monde. Les malades, couchés par terre au salon, sont soi-gnés tant bien que mal par les infirmières installées à demeure au pre-mier étage. Joseph apporte la nourriture de son épicerie, mais ne cesse pas de se lamenter. Il ne reçoit plus de livraisons et les réserves s'épuisent rapidement. Dans la rue quelqu'un vient de scier un arbre et le débite à coups de hâche en demandant des prix exorbitants pour les morceaux de bois mouillé. La cheminée du salon fume. Il fait de plus en plus froid. Les policiers à pied passent et frappent aux portes. Ils demandent à la population de s'entraider et de faire preuve de calme. Louise retient le policier et l'interroge.

— Nous n'avons plus d'argent, dit-elle, est-ce que les banques sont ouvertes au centre ville?

— Mais non, ma pauvre dame, répond le policier en tapant des pieds pour se réchauffer. Les ordinateurs ne fonctionnent pas et ils ont été obligés de bloquer les portes de sécurité. Nos services ne sont pas assez nombreux pour donner de l'information et assurer la sur-veillance des succursales. Vous avez de la chance d'avoir ce qu'il vous faut pour manger. Les grands magasins à rayons et les épiceries ont été dévalisés un peu partout. Ici, vous êtes tranquilles, mais dans d'autres quartiers ce n'est pas la même chose.

Cette nuit-là, des lueurs d'incendies commencent à s'élever dans le ciel. Serrée contre Georges, Louise les regarde par la fenêtre en essayant de les situer. Les voitures de pompiers, immobilisées dans les casernes faute d'essence, ne sont pas sorties. D'ailleurs l'eau étant gelée il n'y a rien à faire de toute façon. Les lueurs se rappro-chent et dimanche Joseph, qui ne tient plus en place, leur annonce qu'il ne veut pas mourir de faim. Il part chez son frère à la campagne. Il prétend qu'il y parviendra à pied car tout vaut mieux pour lui que cette inactivité forcée et cette attente qui se prolonge. Louise sort ses dernières boîtes de conserves. Que va-t-on donner aux malades demain et après demain? Georges décide d'accompagner Joseph

jusqu'au pont et d'essayer en chemin de trouver des vivres. Partout, le long de la rue Sherbrooke et de Sainte-Catherine, les gens sont en train de scier les arbres, de ramasser les débris des maisons détruites par le feu ou encore de marcher en skis, ou en raquettes, en traînant derrière eux des sacs remplis d'objets divers. Les vitrines des magasins vides, dont les fenêtres sont cassées, se remplissent de neige qui tombe doucement. Georges et Joseph enjambent les amoncellements de détritus, transpirent, s'arrêtent fréquemment, et finalement une fois parvenus au pont Jacques Cartier, sont obligés de rebrousser chemin. Le pont est fermé. Avec son linceul de neige il semble dormir sous le ciel gris : le retour est plus pénible encore. Il n'y a plus d'espoir. À la maison, Louise leur annonce que le docteur Bélanger est passé pour avertir que les gens meurent de froid, et qu'on ne sait pas comment les transporter au cimetière. Les médecins doivent se réunir pour décider de leur incinération sur les lieux de décès. On craint des épidémies. Dans certaines ruelles on a vu des rats... Louise essaie de sourire, mais ses yeux se remplissent de larmes.

— Tu sais Georges, murmure-t-elle, je me demande si nos deux jeunes savent ce qui nous arrive.

Il la rassure de son mieux en affirmant que leur fille et leur fils, qui sont en vacances en Floride, s'amuse certainement au bord de la mer chaude. Il est inutile de s'inquiéter. Les Américains ont dû annoncer à la télévision que les communications avec le Canada sont interrompues.

Les Américains, pense Georges, vont sûrement nous venir en aide. Eux, ont encore une armée et peuvent organiser un service de secours. Au fait, comment se fait-il que jusqu'à présent leurs avions ne survolent pas Montréal? Brusquement il lui apparaît évident que quelque chose d'inusité est en train de se produire dans le monde, que la coupure du courant est générale sur l'ensemble du continent et qu'ils sont tous devenus des otages d'une puissance étrangère, inconnue et menaçante.

À partir de ce moment-là, il n'a plus envie de lutter. Il cesse de se raser et de se laver. Hâte, sale, il dort tout habillé et se promène, lui qui a toujours été très soigné de sa personne, dans des vêtements fripés, ce qui lui donne l'allure d'un clochard. Comme il faut laver les draps des malades à la main dans une eau à peine tiède, et comme les problèmes d'approvisionnement ne cessent de s'aggraver, Louise n'a plus la force de s'occuper de son mari. C'est à peine si elle parvient à prendre soin de ses propres affaires. Les jours passent ainsi

les uns après les autres, puis, un beau matin, très tôt, la rue s'anime.

— C'est fini, crie Louise, nous sommes sauvés, les renforts arrivent, regardez les voitures, les uniformes, une armée...

Georges descend à la hâte, les coups ébranlent la porte d'entrée et un groupe de soldats en armes pénètre à l'intérieur. En hurlant des mots décousus dans une langue incompréhensible, ils leur ordonnent de sortir. Georges s'interpose, reçoit un coup de crosse, recule et décide d'obéir en pensant qu'il lui faut transporter ses malades dans un endroit sûr, où ils ne risquent pas de geler. Mais où? Les voilà dehors, obligés d'avancer dans les bancs de neige qui emprisonnent les plus faibles, tandis que les soldats ne cessent de les pousser en criant et en les piquant dans le dos avec leurs baïonnettes. Sur la chaussée les tanks immobiles, qui ressemblent à des monstres bloquent le passage. Des deux côtés, sur les trottoirs, il y a la foule silencieuse qui se dirige vers le centre de la ville. Certains tombent pour ne plus se relever et on les laisse à la mort blanche, la plus douce des morts, parce qu'il est impossible de les aider. Des bruits d'explosion isolés deviennent de plus en plus fréquents.

— N'allez pas là-bas, crie un jeune homme. Ils sont en train de fusiller, devant la Place Ville Marie, des commerçants, des employés et je ne sais trop qui encore. Dispersez-vous!

Où vais-je les emmener mes malades, se demande Georges, où? Autour de lui la foule recule dans un désordre indescriptible en piétinant ceux qui, désorientés, restent sur place. Sur le ciel gris le soleil voilé, étrange, roule doucement. Soudain, pour la première fois depuis bien longtemps, on entend le son des cloches. Isolé au début, il devient de plus en plus fort, se propage d'une église à l'autre et se transforme petit à petit en une sorte d'appel ultime. Les gens commencent à se diriger vers les églises, Georges prend Louise par la taille et c'est ainsi qu'ils arrivent au presbytère où le curé leur ouvre la porte. Comme tous les prêtres il est très vieux. Au cours des dernières décennies la crise des vocations, les abandons, ont été à ce point nombreux que dans les églises qui n'ont pas été transformées en musées ou en bibliothèques publiques, ce sont surtout les laïcs, femmes et hommes, qui célèbrent les messes.

— Mon père, dit Georges, mon père expliquez-moi ce qui se passe...

Le prêtre, un homme très grand, très mince, squelettique presque, lui sourit.

— Nous vaincrons, dit-il. Cela sera long et difficile, mais nous finirons par sauver l'essentiel!

Georges sursaute; Louise se tient devant lui.

— Je m'excuse mon chéri, la réunion a été plus longue que je ne le prévoyais, dit-elle. Nous avons dû voter plusieurs résolutions. Les gens ont beau être motivés encore faut-il s'entendre sur la stratégie, les moyens de pression et la façon de les financer.

Georges se lève, s'étire et allume une cigarette. Autour de lui le décor n'a pas changé. Il fait bon, il fait chaud, la lumière de la lampe éclaire les meubles en velour, ses pieds foulent le tapis moelleux et sa femme lui paraît particulièrement désirable. Je suis vivant et la vie c'est l'amour, pense-t-il. Après leur étreinte, il veut lui raconter son rêve, mais elle s'endort comme une petite fille et allongé sur le dos il se met à penser à la conférence qu'il doit prononcer à la fin du mois. Je vais essayer de traiter de la survie de notre civilisation, décide-t-il en se retournant. Il ferme les yeux, mais des frissons nerveux secouent son corps comme autant de courants isolés et indépendants les uns des autres et cela devient intenable. Georges s'en va tout doucement dans son cabinet de travail, allume la lampe, sort le grand atlas et le feuillette en se traitant mentalement d'imbécile, mais son doigt s'arrête sur la carte juste là, au large des côtes de Terre-Neuve. Les sous-marins, le débarquement sur les quais dans la nuit froide, l'attaque surprise!

— Je suis complètement fou, dit Georges à haute voix, mais il n'y a personne autour de lui pour le contredire et pour le calmer...

Montréal, février 1985

Alice (Poznanska) Parizeau est née à Cracovie en 1930. Agent de liaison durant la Deuxième Guerre mondiale, puis, tour à tour, journaliste, essayiste, romancière, et finalement nouvelliste, elle vit au Québec depuis de nombreuses années. Son oeuvre considérable est aussi bien connue en Europe que dans son pays d'adoption.